

L'ARCHE *Editeur*

Michael WILDENHAIN

Dans l'ombre portée de la lune

Traduit par
Laurent MUHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Dans l'ombre portée de la lune.

de **Michael Wildenhain**

Traduit de l'allemand par
Laurent Muhleisen

Tous droits français réservés par L'ARCHE *Editeur*
86, rue Bonaparte
75006 Paris
Tél : 01 46 33 46 45
Fax : 01 46 33 56 40
e-mail : contact@arche-editeur.com

Michael Wildenhain

DANS L'OMBRE PORTEE DE LA LUNE

Lieu

Une impasse

Personnages

Max - Une femme - Un homme / Deux skinheads - Leur victime

PROLOGUE

Crépuscule. Trois personnages. Chacune devant une porte cochère : leur future cachette.

La femme

Les alentours avaient brûlé

Malgré la clarté estivale du ciel
L'automne semblait s'être installé
Sur les collines avoisinantes

Les arbres mangés par les flammes
Vacillaient et le feuillage mort
Frémissait dans un bruit sec

Et sitôt qu'on touchait
Un tronc ou une branche
Une cicatrice verte se formait

Pousses d'eucalyptus
Que les arbres comme apeurés
avaient expulsés d'eux-mêmes

Aucune mouche aucun oiseau
Aucun bruit seuls mes pas
Sur le sol obscur de l'obscur forêt

Les trois personnages se retirent dans leur porte cochère.

IMPASSE. ABATTOIR. TUYAUX ROUILLÉS. VOIES FERRÉES. ANCIENNE
USINE.

Nuit. Deux skinheads - une victime.

Les skinheads

Nous sommes montés à la fermeture des portes
In extremis dans le wagon déjà cahotant
Nous avons compris dès que le basané a reculé
Qu'il n'avait - nous étions trop nombreux - aucune chance

Dehors la beauté des jours silencieux lumière et printemps
Les immeubles murs clairs de béton
Quelqu'un a joué une fenêtre est entrouverte
Une note mourante sur l'accordéon

Et seulement quand personne n'a vu les yeux gris
Le nègre a heurté l'asphalte
Dans le wagon les têtes ont tressailli
Un peu puis le train s'est ébranlé

La victime est jetée par les skinheads dans un puits.

Max

Max. Un escalier, un quai, la plate-forme en fer. L'étrange douceur de la voix dans le haut-parleur : *I feel so different, now I feel so different, but*. Alors que nous - parce que nous savions que ce sont souvent des groupes qui, dans le métro aérien, le vendredi soir en général, souvent dans les satellites, se cherchent des victimes - ne nous déplacions qu'en groupes plus importants, armés également, nous ne voulions pas limiter nos activités aux seules patrouilles, et malgré le comportement peu engageant des passagers, les yeux rivés au sol, nous distribuions des tracts dans lesquels nous expliquions notre présence dans le métro aérien. *Ne vous contentez pas de regarder - intervenez - défendez*. Nous n'avions - parce que bien armés - jamais de problèmes. Des désarmions les crânes rasés que nous rencontrions, leurs prenions leurs blousons, les emblèmes, leurs bottes souvent, notions leurs noms et ne les frappions que lorsque nous les croisions une deuxième fois. Nous évitions de prendre le métro seuls, bien que ce soit, de temps à autre, nécessaire. Max. Un escalier, un quai, la plate-forme en fer. *Nous pourrions, mais*. Les rares passagers se taisent - dans la wagon cahotant.

Un : le noir. L'air d'abord effrayé, alors qu'il, ou parce qu'il s'attendait à ce qui arrive là. Se raidit, un corps aux aguets. Ferme ses paupières jusqu'à ne plus laisser voir qu'un

fente. Des cils étrangement longs, noirs. Regarde dans le blanc des yeux de tes ennemis. Leur haleine chaude dans ton oreille. Mots prononcés au pas de l'oie. *Vous ne croyez pas qu'on pourrait faire une pétition pour que un à deux pour cent nous appartiennent et qu'un millier nous soient entièrement soumis ?* S'agenouille, à contrecœur. Les crânes rasés penchés vers le pavillon de son oreille. Lèvres... Sons... Gouttes de sueur. Refuse de faire le salut. *Nous pourrions, oui, mais.* Deux : le voyeur dans un coin. *I ask you, why.* Connaît-il le noir ? Les couteaux. Cachés dans des poings serrés. Des armes dans des poches-revolver. Souvent des pistolets à gaz, on ne sait jamais. Le balancement, par exemple, des barres d'aciers. Cinquième heure de physique. Vitesse fois masse : la quantité de mouvement. Principe de conservation de la quantité de mouvement. La transmission de la quantité de mouvement dans les os. Quand on réduit la vitesse de la barre. La force. Masse fois accélération. Ici négative. La grandeur dépendant de la course de freinage. Ou encore : de la solidité de l'os. Et du mouvement de la tête. Sa souplesse. *In the still of the night, while the world is in slumber.* Le voyeur. Un, qui regarde et sourit. En cachette. Aucun signe apparent. Immobile... une partie du wagon cahotant. Trois : les coulisses. Sept passagers, qui se taisent. Dix-huit images à la seconde. Pas de bourdonnement trop repérable. Etat de nausée des personnes soumises au test. Influence de l'incertitude sur le corps humains. Diminution des fréquences cérébrales. Une vibration qui reste, le froid. Manipulation de la tension. Jusqu'à l'éclatement des intestins. Des tympanes. *Ce qui serait éclairé serait aussi découvert.*

Quatre : les jeunes gens. Crânes rasés. Verts les bombers au lieu de noirs. Au revers les couleurs. Noir-blanc-rouge, les chiffres. Un-neuf-trois et sept. *In the still of the night, while the world is in.* Cinq : l'assistant social. Décide d'intervenir. Un veston. Un visage qui sent le tabac à pipe, la civilisation et le bon vin rouge. Vous vous êtes bien amusés, non. Six : moi. S'ils le frappent, j'aurai ma chance.

Mais ils ouvrent les portes. Air comprimé, le raclement des chaussures. Frappent le noir, qui s'écroule. Sentent l'état de nervosité autour d'eux. Du vent sur le visage des coulisses. Ne me voient pas, ni mon couteau. Ecoeuré par un veston. Avec des pellicules sur les épaules. S'ils le poussent, j'aurai ma chance. Mais la mort est un maître.

S'élançe - attaque - est poignardé.

Skinheads On dit union
Ou Anschluss ? On dit ciel
Au-dessus d'un pays ?

On dit carburant
Ou diesel ?
On dit vert bouteille

Le goulot près du chiffon
 Imbibé d'essence
 Le briquet
 La main ?

Plus ferme - décidé.

On dit projectile la façade en flammes
 L'Allemagne aux allemands on dit
 La main qui salue...

Bras tendu - nous voyons les flammes
 Derrière, des visages qui nous regardent et puis de la suie

La victime est aspergée d'essence et brûlée vive.

La femme

C'est par hasard qu'on est ensemble. A trois. Dans une impasse. Chacun dans sa cachette. Chacun avec sa peur. Chacun avec sa honte. Chacun avec sa peur d'être la victime.

Je me demande : Pourquoi moi ? Pourquoi pas les autres ? Je me demande : Qui suis-je ? Et qui, qui sont les autres ? Je me demande : Qu'est-ce que j'ai fait ?

J'étais couchée, la nuit, devant moi la fenêtre - bleue, bleue l'étoffe qui la recouvre de bleu - dans mon lit, à côté de moi, accroupi, sans défense - quelqu'un, que quelqu'un d'autre, c'est ce qu'il voulait expliquer - des années auparavant, au cours d'un interrogatoire - avait dénoncé à la police.

Moi, c'était son souhait, non, sa demande muette - je devais, bien que je n'ai pas souvent - jamais affronté la police dans la rue - lui dire ce qu'il, ses bras - sont cramponnés autour de ses genoux - puisqu'il est à nouveau confronté à la question : collaboration - ou arrestation - il était encore sous le coup d'une procédure judiciaire - devait faire à présent - ou pas - je l'ai regardé et le rideau - à ma fenêtre était bleu.

Je l'ai regardé et j'ai senti - qu'il s'efforçait de ne pas me toucher - s'aidant de ses cuisses - serrées sous ses bras, qu'il pressait de plus en plus étroitement contre sa poitrine.

Et moi, vierge de - toute expérience - je lui ai dit, alors que la fenêtre - derrière le rideau pâlisait - je lui ai dit, de considérer - qu'il y a des difficultés - auxquelles on doit faire face.

Je lui ai donné ce conseil, parce que son silence - près de moi me déstabilisait.

Parce que - ai-je osé dire - il ne s'agit pas que de responsabilité- face à sa propre histoire - à ce qu'on a fait et négligé- mais qu'il fallait aussi en assumer les conséquences, et maintenant je suis là.

L'un des autres s'élançe. Pourquoi ? S'élançe hors de l'ombre vers la clarté incertaine. Pourquoi, sans attendre - ce que nous, les deux autres, allons faire ? Agit. Pourquoi, sans attendre - ce que nous, les deux autres, pensons ? Agit, sa décision est prise. Mais il agit pour lui, et ils le poignardent. Je -

... alors je suis entrée dans un - groupe, on a discuté. On - a commencé à réfléchir à ce - qu'on pouvait faire, quand - les premières victimes ont brûlé dans les foyers.

On - a décidé de - rebaptiser deux stations de métro, pour - rendre les gens attentifs à ceux qu'on avait - tué et jeté du train - violemment sur l'asphalte - parce que les morts - personne n'avait voulu les entendre.

La nuit - on a traversé les quais - et collé avec une colle de mauvaise qualité - des noms, difficiles à retenir - par dessus les noms des stations.

Pendant qu'on préparait l'action - on s'est disputé - pour savoir si - son succès dépendrait de l'écho dans les médias - ou - en revanche - de l'étonnement de ceux - qui en allant travailler le matin - remarqueraient notre geste.

La dispute opposait ceux - dont la réalité à l'ouest était de plus en plus liée aux médias - et ceux - originaires de l'est - pour qui seuls les gens comptaient, les gens - on n'a pas pu se mettre d'accord.

Alors que - la majorité du groupe - en était encore - à coller les noms de nos morts - par-dessus ceux des stations - malgré la mauvaise qualité de la colle - des employés sont arrivés - pour nous demander ce qu'on faisait.

On a toutefois réussi - parce qu'ils ne se méfiaient pas - troublés par cette nouveauté - à les empêcher - par nos discours - de retirer les affiches - feinte : ce serait autorisé.

On est parti. Les noms des morts se décollaient lentement des plaques en fer blanc. Sont - alors qu'on partait - tombés par terre.

Ce qu'on a fait, c'était peu de choses. Rien, juste une photo et un petit article - dans un journal du matin - mais maintenant je suis là.

Elle s'approche des skinheads qui la poignent.

Skinheads

On dit: Mon trésor
Tu dois te décider
Car nous sommes l'avenir
Et l'Allemagne est allemande.

Nous levons les couteaux
Les lames tailladent
Une lueur la beauté
De ton visage -

L'innocence, ma petite
Nous n'y touchons pas.

Gravent, à l'aide d'un couteau, une croix gammée dans la joue de la victime.

L'homme

Admettons que je rentre du travail. Admettons que je sois vraiment crevé. Admettons que je marche dans les rues. Admettons que je sois perdu dans mes pensées. Admettons que je prenne le métro. Admettons que je pense à la chose suivante :

Avant dernière station, plus que trois minutes. Les trois qui viennent de monter dans ton wagon sont des skinheads. Des gars baraqués, pas des porteurs de veston. La rame s'ébranle, un grand noir bondit de son siège, s'élanche vers la porte, trop tard.

Avant même que la rame n'ai pris de la vitesse et quitté la station, ils sont devant lui : crânes nus, à côté d'une chevelure noire et crépue. Il est obligé, car là où il se trouve, le toit du wagon est en pente, de se courber légèrement - Une bête de la savane ! - et pourtant ils lui arrivent à peine au menton.

Ce qui vient maintenant, on le connaît : il doit faire le salut. En se mettant éventuellement à genoux, puisqu'il est si grand. Les crânes rasés allemands n'aiment pas avoir à lever la tête. Ils préfèrent regarder leur voisin dans les yeux, dans le blanc de l'oeil, parce que c'est là que la peur grandit. Les gazelles sont fragiles, seuls les guépards... sont endurants *et* forts, et rapides aussi .

Ils vont d'abord lui demander pourquoi - alors que la rame était sur le départ, il avait couru vers les portes, bien qu'elles fussent déjà fermées, il avait visiblement voulu s'enfuir. Ils vont attendre, vont lui demander son avis : les nègres, même si, personne ne l'ignore, ils sentent tout autrement, ont-ils le droit de lever leur bras droit *devant eux* pour faire le salut : Nègre ! - Eux, les hommes de la brousse - sont-ils vraiment jugés dignes, ici, dans ce pays, dans lequel ils se sont sans aucun doute introduit clandestinement, de faire le salut, ici, comme les gens qui, ici, chez eux, l'avaient toujours fait, ils vont regarder les bouts métalliques de leur chaussures impeccablement cirées - les inspecter minutieusement - et vont, parce que le nègre n'a toujours pas répondu, lui signaler que tout à l'heure, lorsqu'il avait couru, il avait marché sur une de leurs chaussures impeccablement cirées - il ne l'avait sans doute pas fait - exprès, n'empêche - ils se voyaient obligés de le prier - de nettoyer la chaussure avec la manche de son coûteux manteau d'hiver - d'où le tenait-il, celui-là ? - ou encore mieux, avec sa langue.

Peut-être va-t-il refuser. Les bêtes du désert, même les gazelles - font parfois preuve d'une fierté déplacée. Peut-être vont-ils, visages anguleux, beaux à voir dans le contre-jour, faire jaillir, dans le silence qui gagne le wagon, avec un bruit léger, mais douloureusement audible, les lames de leurs couteaux, peut-être l'un des trois, qui à présent se curent les ongles avec ces lames, possède-t-il même un de ces nouveaux couteaux, apparemment très efficace, à trois lames, peut-être vont-ils, parce que le blanc de l'oeil du nègre - se colore, devient très sombre et que personne ne sait, chez un nègre, si c'est l'effet de la peur ou de sa sauvagerie, peut-être vont-ils, pour mettre terminer cette scène aussi brutalement qu'elle a commencé, ouvrir - les portes à air comprimé, pour faciliter la descente à l'homme noir - avant l'arrivée de la rame dans la station suivante.

Une erreur. Ça peut arriver. Quand quelqu'un, qui a l'air d'un imbécile, interrompt le cours d'une chose.

Tu as sorti ta pipe, en prévision du prochain arrêt. Tu commences par dire, et on voit que tes mains tremblent en tenant la pipe, ton pantalon également est humide à la ceinture, non, mouillé - tu commences par dire, alors que deux des crânes rasés ont déjà commencer à s'attaquer à la porte, à la tirer, tu dis, maintenant que vous vous êtes - ce sont tes mots - bien amusés, à la fin de cette phrase tu baisses la voix, vous pourriez arrêter, non.

On ne croit pas ce qu'on voit, et pourtant ça se produit. L'homme au veston, en parfait assistant social, essaye d'éviter, c'est ce que tu crois, à l'homme aux cheveux crépus sa descente anticipée, les crânes rasés le regardent avec étonnement, visage marqué par le vin et les années, fatigué - surtout les poches sous les yeux - aux traits affadis - et pourtant souriant.

Le nègre saisit cette chance, l'instinct, il sent qu'une brèche, dès lors, c'est un vague espoir, qu'on se détourne de lui, s'ouvre. Même une partie des voyageurs, car l'issue menace d'être proche, commence à s'agiter nerveusement sur ses sièges, un peu de bruit dans le wagon. Le silence qui jusqu'alors avait accompagné et entouré la petite scène, ce silence tendu, cette forte concentration - sur un lieu, celui de l'action, tout cela menace à présent de glisser, semble s'effiloche, se dissout, le public ne comprend pas, qu'un spectacle - ne fait jamais que lui assigner une place précise.

Les crânes rasés demandent : qui es-tu ? Puis, une pluie de coups s'abat sur le nègre, qui s'effondre, les yeux plissés, ils sont à l'affût d'un bruit, d'une vibration qui aurait survécu au silence lourd à nouveau, ils mettent un des couteaux sous la gorge de l'homme au veston, un léger sifflement, tu as toujours, pendu aux lèvres, ce sourire vide à présent, sans y croire vraiment tu entends ces mots susurrés : Alors saute toi !

Je pourrais penser cela, je le pense - ou ne le pense pas. Car ils sont deux. Et je suis seul. Entre-temps. Et la rue. N'est pas un wagon de métro.

Je ne pense qu'à mon visage. Qui est intact, je tâte mes testicules. Je pense à des enfants. A l'avenir. Et la mort.

Il casse le bras d'un des skins à l'aide d'une barre de fer ; ils le battent --- pendant ce temps Max retrouve ses esprits, sans que les autres le remarquent.

Skinheads *Lisent dans un livre de poche*

Six mois nue dans une cellule sans fenêtre. Torturée sur la parilla : du courant électrique dans les tétons, le clitoris, l'anus, les oreilles, la plante des pieds, les yeux. Puis, ils ont cherché l'enfant, son fils âgé de cinq ans. Sept fois de suite, sous les yeux de l'enfant, ils ont uriné sur elle, avant de la violer. Puis, ils ont introduit un rat dans son vagin. Elle était enceinte de trois mois. Le rat s'est déchaîné dans la bas-ventre de la femme, dévorant son vagin, infectant son utérus. Le viol suivant : son tortionnaire s'est trouvé mal, tant l'odeur dégagée par le bas-ventre de la femme était bestiale. Il a refusé de la violer. En punition, pour refus d'obéissance, on l'a rendu docile, à coup de décharges électriques, à côté d'elle, sur la parilla. A la naissance, l'enfant avait de graves séquelles. La femme a du être opérée cinq fois. Aujourd'hui, son bas-ventre est vide et détruit.

Ils attachent la victime sur une table, la déshabille lentement.

Max *La main sur la barre de fer de l'homme à terre.*

Il y en avait trente-huit. Nous étions quarante-deux, répartis en trois groupes. Les fenêtres du foyer étaient noires. On aurait dit que ses habitants avaient obscurcis les vitres. Du camouflage - comme à la guerre. Les trente-huit criaient : *on* - ils marquaient une pause - *vous aura tous !* Nous - les défenseurs, trois groupes - avions trois contacts : deux Kurdes, et un Zaïrois, un géant. Les trente-huit ont attaqué. Nous avons attendus, les fenêtres restaient noires. Nous sommes arrivés quand la première bouteille incendiaire a explosé contre une vitre. Le store du rez-de-chaussée a pris feu. La plupart d'entre eux ne nous ont vu que très tard. Ils se jetaient sur les habitants. On leur a cassé les poignets. Ecrasé, à quelques uns seulement, les genoux. Nous avons poursuivi ceux qui ont essayé de s'enfuir par le dépôt. Nous avons placé un groupe près du portail. On pouvait le sentir, avant même de le voir ; il avait attendu dans la maisonnette du concierge, tabac à pipe. A la lueur jaune de la lanterne, on voyait que les épaules de son veston étaient couvertes de pellicules. Elles auraient sûrement, sous les spots à rayons ultraviolets d'une discothèque, brillé d'un blanc d'ivoire.

Il a dit : laissez tomber, et la plupart d'entre nous, les courtes barres de fer déjà en main, les battes sur les épaules, avons hésité - n'avons plus su quoi faire, devant nos masques - la buée de notre haleine, sur l'asphalte l'humidité grise brillait. *In the still of the night while the world.* Et alors que nous essayions de communiquer par des regards et des gestes, la voix a dit, que j'ai cru reconnaître, le ton du chef de bande : « *C'est vrai !* » - regard de bête traquée - « *Cet homme a raison !* »

Ils ont déposé leur armes prudemment devant nous, les crânes chauves, comme des chiens qui, vaincus, tendrait leur gorge à l'ennemi. Les crânes chauves, larges, rasés de près. Brillaient, comme l'asphalte, dans la lumière jaune orangée.

Il s'élançe et frappe, avec la barre de fer, les skinheads, qui s'écroulent.

Skinheads *chantent, le crâne défoncé*

Nul n'est seul tout le monde est joyeux
Autour de nous un mur de pierre s'écroule
Entre amour et foie cicatrisés
Un homme conduit des langues jusqu'au vin

Personne ne raille la platine
Est une île nous nous regardons
La femme rit en premier puis, dans son cognac
Inexact mais brun-clair, l'homme ricane

Nous trinquons le chant des verres

brisés nous ramène en arrière
A une époque où le monde était
Un ticket de quai et rouge comme le bonheur

*A l'aide d'un couteau, Max leur arrache les yeux - il s'assoit et mange les yeux des
skinheads morts --- Rideau.*

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen.
